



Neil McWilliam, Catherine Méneux et Julie Ramos (dir.)
Catherine Fraixe, Estelle Thibault, Bertrand Tillier et Pierre Vaisse (éd.)

L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre Anthologie de textes sources

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Alexandre Decamps, *Les Arts et l'Industrie au XIX^e siècle, 1834-1835*

DOI : 10.4000/books.inha.5337

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR

Lieu d'édition : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, PUR

Année d'édition : 2014

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Sources

ISBN électronique : 9782917902868



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

Alexandre Decamps, *Les Arts et l'Industrie au XIX^e siècle, 1834-1835* In : *L'Art social de la Révolution à la Grande Guerre : Anthologie de textes sources* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2014 (généré le 07 janvier 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/5337>>. ISBN : 9782917902868. DOI : 10.4000/books.inha.5337.

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2020.

Alexandre Decamps, *Les Arts et l'Industrie au XIX^e siècle*, 1834-1835

Introduction par Neil McWilliam

Maurice-Alexandre Decamps (1806-1852) est le frère cadet du peintre romantique Alexandre-Gabriel Decamps, et collaborateur à la revue *La Liberté. Journal des arts* (1832), fer de lance de la jeunesse anti-académique aux lendemains de la révolution de juillet. Journaliste et homme de lettres actif dans la presse républicaine, Decamps publie son premier compte-rendu du Salon en 1834 dans une plaquette soigneusement illustrée, *Le Musée*, avant de contribuer aux Salons parus dans *La Revue républicaine* en 1835 et dans le quotidien *Le National* entre 1836 et 1839.

L'étude synthétique consacrée par Decamps aux arts et à l'industrie rappelle les écrits saint-simoniens dans sa terminologie, sa conception de l'effet des arts sur la psychologie individuelle, et sa théorie de l'histoire. Decamps organise sa discussion de l'histoire culturelle autour d'une trame inspirée par l'antithèse saint-simonienne entre époques organiques et critiques, et souligne l'effet puissant des arts sur la masse de la société qui provient de la rapidité et de la force de leur appel au sentiment. À l'instar de la majorité des critiques républicains, Decamps fait preuve d'impatience devant l'art contemporain, accusé de matérialisme, d'isolement des grands courants du progrès social et de soumission aux pouvoirs temporels et spirituels qui assujettissent les classes populaires. En harmonie avec les aspirations populaires au moment de la révolution française, les arts sont devenus, de l'avis de Decamps, un objet futile de diversion pour les riches. Conjurant les artistes à « un vaste développement pour l'art moral et intellectuel, et pour l'art positif et industriel », Decamps voit dans les tableaux de Charlet et les vers de Béranger les lueurs d'une culture contemporaine qui s'adresse à une vaste population actuellement exclue des bienfaits moraux et matériels des arts par la royauté et ses alliés. La République, insiste-t-il, loin de promouvoir un plat matérialisme, est le seul régime capable de promouvoir les arts au cœur de la société et de restaurer leurs liens rompus avec les classes populaires.

Alexandre DECAMPS, « Les Arts et l'industrie au 19e siècle », *La Revue républicaine*, vol. 3, 10 octobre 1834, p. 27-52 ; vol. 4, 10 février 1835, p. 175-194. Extrait p. 33-35.

- 1 Rien de ce qui a été fait de grand, de noble, de généreux, depuis un demi-siècle, n'est encore consacré ; le courage stoïque, l'amour de l'humanité, le martyr le plus saint, celui que l'on brave pour sa conscience, tout est contesté. Un petit nombre d'intérêts mesquins et passagers se trouvent portés au faite de l'édifice social pour en devenir la clef ; les apôtres de ces intérêts ont cru fonder une religion, et ils ont pris pour Dieu l'argent, non pas la vieille Fortune publique à laquelle sacrifiaient les Anciens, mais la monnaie de billon, la rondelle de métal : et quand ils ont vu venir à eux quelques disciples ruinés d'une misérable cupidité, ils ont cru avoir jeté dans une nation entière un lien nouveau, une organisation nouvelle, une croyance ! Ils ont voulu, comme des législateurs, appeler les arts à leur aide ; ils ont cru élever des monuments, ils n'ont soldé que des personnalités ; ils ont fait du temple de la gloire une église, pour nommer un curé ; ils ont voulu terminer un arc-de-triomphe, non pour consacrer une phase de notre histoire, mais pour mettre leur nom à la base et graver leur image sur la frise. Ils croient illustrer leur siècle, et ils élèvent des arcs-de-triomphe à la gloire militaire, eux qui se mettent à genoux devant l'étranger ; des colonnes à la liberté, eux qui l'ont trahie, proscrite et avilie ; ils croient buriner leurs gestes pour la postérité, et ils font faire des peintures de ruelles, d'antichambre et de cour. Ils professent le renversement de toutes les idées de morale générale et individuelle ; et après avoir exposé la religion aux railleries du peuple, ils n'en prétendent pas moins lui imposer le joug d'un lien qu'ils ont flétri. Ils appellent autour d'eux les artistes pour élever des temples à une religion de laquelle ils se sont affranchis, à laquelle les artistes sont indifférents et le peuple lui-même étranger. Ils ne croient pas plus à la beauté, à l'utilité de l'œuvre qu'ils commandent, que l'artiste même qui l'accomplit et que le peuple auquel elle est destinée. L'œuvre terminée, personne ne la comprend, personne ne la regarde ; c'est un édifice inutile pour tous, rien de plus.
- 2 Ce n'est pas ainsi que se sont élevés les grands monuments qui encore aujourd'hui sont les bases les plus solides de l'histoire de l'esprit humain. Aux époques où les plus beaux ouvrages furent exécutés, il est facile de reconnaître quel immense accord appuyait les efforts de l'artiste, combien son intelligence était exaltée par une croyance universelle, et combien les travaux étaient facilités par un concours général. Les œuvres étaient adoptées unanimement, acceptées avec admiration parce qu'elles résumaient les idées que chaque individu nourrissait dans la société. Aux époques de transition, au contraire, quand des doctrines longtemps toutes-puissantes, s'affaiblissent sous les pas du temps, sans être encore complètement détrônées par des formules et des principes nouveaux, les croyances chancelantes et incertaines se perdent dans l'indifférence ; les esprits passionnés, pour lesquels cette indifférence est presque un état de mort, cherchent avidement, soit aux sources des croyances passées, soit dans les vagues inspirations d'un avenir obscur, un aliment à l'ardente impatience de leur imagination ; de là ce mélange d'œuvres copiées des Anciens et de créations étranges invoquées pour l'avenir, qui constituent les travaux de certaines époques, et dont à deux siècles de distance nous voyons deux exemples frappants : l'époque de Louis XIV, et surtout l'époque de régénération dans laquelle nous vivons.

Lire le texte original

INDEX

Thèmes : Classes sociales, Démocratisation de l'art, Histoire culturelle, Moralisation, République

Mots-clés : Art, Artiste, Création, Croyance/s, Dieu, Édifices, Époque, Humanité, Inspiration, Louis XV, Monuments, Œuvre, Ouvrages, Peuple, Principes, Religion, Société